

adopteuntueur.com

[Imprint Name]

adopteuntueur.com

ENZO BARTOLI

[Imprint Name]

Publié par

Montlake Romance, Amazon Media EU Sàrl
5 rue Plaetis, L-2338, Luxembourg
Février 2019

Copyright © Édition originale 2019 par
Enzo Bartoli
Tous droits réservés.

Conception de la couverture par : PEPE nymi, Milano
Photos : © [Copyright Holder/Stockhouse]

ISBN : [9782919807277]

www.amazon.fr/montlakeromance

PROLOGUE

Les deux gamins se dandinaient d'un pied sur l'autre pendant que le flic détaillait leurs cartes d'identité. Lorsque celui-ci revint à eux, il ne put s'empêcher de leur faire remarquer que, à quinze et seize ans, ils auraient peut-être mieux à faire que d'arpenter le parc de la Villette en scooter, surtout à une heure du matin.

— Bon, si vous commenciez par me dire ce que vous foutiez là ?

— Rien... On se promenait, m'sieur !

— Ben voyons...

Le brigadier Laporte, vingt-trois ans de service, dont douze passés à la BAC, reprit l'une des cartes d'identité, celle du plus âgé des deux mêmes.

— Toi, Karim...

En admettant sans effort qu'il n'aurait pas aimé être à sa place, le flic toisa le jeune beur dans son survêtement trempé jusqu'à la taille.

— Au fait, tu n'as pas trop froid ? s'enquit-il.

— Non, m'sieur, ça va. Les pompiers m'ont donné de quoi me sécher.

— Tant mieux. Bon, allez, raconte-moi ce qui s'est passé.

— Eh ben... on était là-bas, sur le banc au bord du canal.

— Qu'est-ce que vous faisiez ?

— Rien... On discutait.

« Mouais, songea le brigadier, vous étiez surtout en train de vous rouler un pétard. »

Mais il s'abstint d'exprimer le fond de ses pensées et laissa le même poursuivre :

— On avait garé nos scooters ici, et c'est quand on est repartis pour les récupérer qu'on a vu le... monsieur.

— Il était où, exactement ?

— Juste là, à deux ou trois mètres du bord. Il était accroché par la manche de sa veste à l'embarcadère du pont mobile.

Le brigadier tourna les yeux vers le point que lui indiquait Karim.

— Il était sur le ventre ou sur le dos ?

— Sur le ventre. On ne voyait pas sa tête. Je veux dire, sa figure.

— OK ! Ensuite ?

L'autre même, qui voulait sans doute avoir son rôle à jouer, prit le relais. Loris, d'après sa carte d'identité.

— On a d'abord appelé les pompiers, mais on s'est dit qu'il y avait peut-être quelque chose à faire. Alors Karim est entré dans l'eau pour aller le chercher. Il l'a ramené jusqu'au bord et on a réussi à le remonter là. Après, j'ai essayé de faire un massage cardiaque, comme on nous a appris au collège, mais on a tout de suite vu que ça servait à rien.

— Oui, renchérit l'autre, les pompiers nous ont même dit que ça faisait longtemps que c'était trop tard.

Le brigadier dissimula le sourire que l'initiative des deux ados lui inspirait, « pas des mauvais bougres », pensa-t-il en notant les noms et prénoms des gamins dans son carnet. Il se dit aussi qu'ils étaient sans doute bien jeunes pour vivre ce genre d'expérience. Pour la première fois de sa carrière, le policier était confronté à ce type de situation et il dut un peu chercher ses mots pour aborder le sujet qui le préoccupait :

— Et... le fait d'avoir été en contact comme ça, avec la victime. Ça ne vous... dérange pas trop ?

Les deux gamins échangèrent un regard embarrassé, avant que Karim ne se décide à répondre :

— On en parlait avant que vous arriviez... C'est vrai que ça fait drôle de savoir qu'on a tenu un mort, comme ça, dans nos bras... Ça fait bizarre.

— Et vous auriez envie, ou besoin, d'en parler avec quelqu'un ? Un médecin ?

— On aimerait plutôt rentrer chez nous, répondit cette fois Loris. C'est tard...

— Mouais, justement. Vu l'heure, ça aurait été bien que vous soyez déjà chez vous quand c'est arrivé. Mais vous avez fait ce qu'il fallait, c'est bien.

Il leur tendit son carnet et un stylo.

— Allez, notez-moi vos numéros de téléphone là-dessus et rentrez chez vous. On vous rappellera demain pour enregistrer vos dépositions.

Les mêmes s'exécutèrent sans se faire prier. Ils n'étaient visiblement pas fâchés d'en avoir terminé et reprirent leur guidon sans demander leur reste. Ils démarrèrent aussitôt. Le brigadier allait leur crier qu'il ne suffisait pas de mettre le casque, qu'il fallait aussi l'attacher, mais le bruit des échappements trafiqués aurait de toute façon couvert le son de sa voix. Il renonça et partit retrouver son jeune collègue, auprès de la dépouille.

Les pompiers avaient braqué un projecteur dessus. Il s'agissait d'un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux noirs et au sommet du crâne déjà bien dégarni. Plutôt costaud, mais sans être obèse. Il portait une veste grise par-dessus une chemise blanche et un jean noir. Une chaîne en or aux maillons relativement épais pendait sur son torse ; il avait une Breitling au poignet gauche et son auriculaire droit était orné d'une énorme chevalière.

— Eh bien, je crois qu'on peut oublier tout de suite le crime crapuleux, indiqua Laporte après avoir ausculté le cadavre. On ne va pas écarter le suicide pour autant mais, si tu veux mon avis, ça pue le règlement de compte à plein nez.

— Pas sûr, lui répondit le jeune auxiliaire Mazzega, dont le teint mat et les cheveux noirs s'accordaient parfaitement à son patronyme italien. Sa tête ne te rappelle rien ?

Laporte se pencha plus près. Les lèvres étaient déjà bleues et gonflées, la peau d'un gris parcheminé. On ne distinguait plus la pupille au milieu du regard blanc.

— Peut-être, si... ça me dit vaguement quelque chose.

Mazzega avait sorti son smartphone et consultait une page Internet. En deux secondes, il présenta une photo à son collègue.

— Tu ne crois pas que ça pourrait être lui ?

Le policier détailla le portrait et lut le nom qui s'était affiché.

— Charles Maillard ? Oui, c'est vrai qu'il y a de ça... Mais, c'est qui ?

— Le patron de plusieurs sociétés assez connues. Je crois qu'il gère des sites Internet et d'autres trucs dans le genre. On a parlé de lui il n'y a pas longtemps, au sujet du rachat d'une boîte de jeux vidéo.

— Ah...

Le brigadier remettait ses idées en place. Pas grand-chose de plus à faire dans l'immédiat, si ce n'est protéger la scène, préserver les éventuels indices et attendre l'arrivée de l'OPJ de permanence.

— Bon, on va voir ça avec le lieutenant Costa, dit-il. Qu'est-ce qu'il fout, bordel ?

L'intéressé ne devait attendre que l'invitation du brigadier, car il arriva sur ces derniers mots, au volant d'une 308 banalisée. Un jeune gars d'à peine trente ans, à la belle carrure de sportif et au visage volontaire, une vraie pub pour le service recrutement du ministère de l'Intérieur. Son brassard orange était descendu sur la manche de son blouson de cuir. Il le remonta en s'approchant de ses collègues en uniforme. À sa demande, ces derniers lui résumèrent leurs premières constatations et, armé du téléphone du gardien Mazzega, il se pencha à son tour sur le cadavre pour comparer les

deux visages. Il fut plus catégorique dans son jugement et eut cette phrase laconique :— C'est bien lui, ça ne fait aucun doute... Autant dire qu'on n'a aucune chance de garder l'affaire. Je vais prévenir la brigade criminelle.

CHAPITRE 1

Les abords du siège de la PJ étaient, comme tous les matins entre sept et neuf heures, totalement saturés par la circulation. Le périph au-dessus, le boulevard extérieur et sa ligne de tramway en dessous, les voies de chemin de fer de la gare Saint-Lazare pour bien verrouiller le quartier... Le Bastion, quoi !

Ayant enfin réussi à traverser la chaussée, Pascal Guilbert se présenta à l'entrée réservée au personnel. Il déverrouilla le portillon à l'aide de son badge magnétique et salua un collègue qui, lui, regagnait ses pénates. En traversant l'accueil, il aperçut trois personnes qui patientaient déjà. Des témoins d'une exaction de la nuit, sans doute.

L'un d'eux, qui attendait d'être entendu dans un bureau, s'interrogea sur le statut de ce type qui venait d'entrer et que le policier en uniforme avait salué avec tant de respect, en l'appelant par son grade : « commandant ». Il avait une cinquantaine d'années, habillé décontracté, légèrement enveloppé et une tête sympa. Il faisait plutôt cool. En tout cas, pas flic, pas comme on se les imagine. Il l'avait regardé disparaître au détour du couloir, balançant sa sacoche d'ordinateur à bout de bras. Y avait-il un flingue sous l'épaisse parka noire ? Certainement, oui.

Pascal sortit de l'ascenseur au sixième étage, celui de la brigade criminelle, pour laquelle il travaillait comme enquêteur depuis bientôt vingt ans, et en qualité de chef de groupe depuis trois. Il remonta le couloir jusqu'à son bureau et sursauta presque en découvrant que son inséparable adjoint, le capitaine Guilhem Lanternier, se trouvait déjà à son poste. Pascal lui offrit un cordial « bonjour, le Beau Gosse » puisque c'est ainsi qu'il l'avait immédiatement surnommé à son arrivée au 36. Celui-ci lui répondit

d'un grognement, sans lever les yeux de son écran. Il n'avait jamais été « du matin » ; cela se confirmait chaque jour, ou presque.

Le chef de groupe s'installa à son tour à son bureau, et se déchargea de son ordinateur portable, qu'il sortit de sa sacoche et qu'il alluma. Autre priorité, et pas la moindre, il mit en chauffe la machine à expresso dont il conservait l'usage unique — « seule solution pour garder le matériel en état lorsque l'on n'a que des bras cassés dans une équipe », se plaisait-il à rappeler. Malgré des températures déjà basses pour un mois de novembre, il entrouvrit la fenêtre autant que les normes de sécurité le lui permettaient, ce qui déclencha un nouveau grognement de Guilhem, puis il s'installa derrière son écran.

Il lui restait encore quelques minutes avant que les hostilités ne reprennent réellement. Il les mit à profit pour consulter ses mails et répondre succinctement à deux d'entre eux, puis il appela chez lui sans attendre que ça décroche, juste pour être certain que Benjamin, le plus jeune de ses deux fils, serait bien réveillé et à l'heure au collège.

Le moment était venu de mettre le capitaine Lanternier dans de meilleures dispositions. Il fit donc couler deux cafés et contourna son bureau pour déposer un gobelet sur le sous-main du jeune OPJ. Il eut enfin droit à une parole aimable, ou presque :

— Merci, ça fait un moment que j'en avais envie. Mais tu pourrais quand même me laisser l'utiliser, merde !

— Tu connais la règle. Si l'un de vous y touche, je la vire du bureau.

— Les autres, d'accord, mais moi. On bosse ensemble depuis plus de dix ans !

— Raison de plus, je te connais ! Quand je ne suis pas là, tu n'as qu'à aller au distributeur.

— Mais il est dégueulasse, le café du dis...

— Je sais !

Guilhem Lanternier eut un ultime grognement, accompagné d'un haussement d'épaules dédaigneux, puis il avala une première gorgée qui sembla lui faire oublier tout ressentiment. Il s'étira de tout son long dans son fauteuil.

— Bon, à part ça, bien dormi ? demanda-t-il.

— À peine trois heures ; comme toi, je suppose ?

— Ben ouais... C'est rare de faire plus quand on déraille¹ en pleine nuit.

— Tu étais sur quoi ?

— J'épluchais tout ce qu'on peut trouver sur la Toile à son sujet. C'est sûr que c'est un type qui n'a pas dû se faire que des potes, mais de là à se faire buter... Et de ton côté ?

— J'ai réussi à joindre son ex-femme. Elle limitait au maximum les contacts avec lui. Tout ce qu'elle peut savoir à son sujet, c'est par l'intermédiaire de leur avocat, alors... Mais elle suppose que, effectivement, il ne devait pas être dans une très bonne passe et qu'il n'était sans doute pas loin de la dépression. Cela dit, elle a quand même du mal à croire au suicide. Pas son genre, d'après elle.

En même temps qu'il revenait à l'écran de son PC, Guilhem acquiesça muettement. Il refit défiler les photos qu'avaient prises cette nuit les collègues de l'Identité judiciaire. Celles de la victime, bien sûr, mais aussi celles du canal où elle avait été repêchée.

— Ça me semble de moins en moins probable, lâcha-t-il. Ce n'est pas le genre d'endroit qu'on choisit quand on veut réellement en finir, trop fréquenté. Ou alors c'est

¹ Jargon de la Crim' : commencer une enquête lors de sa permanence, ou plutôt « doublure », toujours dans le jargon.

qu'il s'était suffisamment shooté aux médocs pour ne pas s'en rendre compte... J'ai du mal à y croire.

— Je suis d'accord avec toi. N'empêche qu'on attendra le rapport d'autopsie avant de faire des plans sur la comète.

— Elle a été ordonnée ?

— Oui. David est déjà sur place. Il attend le légiste.

— Et pour nous ? Tu sais quelque chose ?

— Je crois que c'est en train de se décider. Si le Parquet nous confie l'affaire, comme c'est probable, le patron nous appelle.

Dans les minutes qui suivirent, trois membres de leur groupe passèrent par leur bureau, surtout pour se faire servir un café, mais aussi pour demander s'ils avaient des nouvelles. De guerre lasse, tous se résignèrent à rouvrir leurs dossiers en cours et ce fut seulement à dix heures que le commissaire Sylvain Boulay, patron de la Crim' parisienne, se manifesta. Il ne le fit pas par téléphone, mais vint frapper à chaque porte en poussant un tonitruant « Au boulot, les gars, ça va vous changer ! »

— « Au boulot... », répéta Guilhem. Il est gonflé, pépère !

Pascal ne releva pas. Le moment n'était plus à la rigolade. Son adjoint le comprit et préféra ne pas insister. De toute façon, par l'autorité naturelle du patron et par les conséquences que cela pouvait engendrer, tout retard à l'une de ses convocations était exclu. Il était aidé en cela par son physique : un mètre quatre-vingt-dix, près de cent kilos et un crâne dépoli qui luisait sous la lumière crue du néon.

À leur entrée, il salua chacun des arrivants d'une esquisse de sourire ou d'un hochement de tête. Lorsque tous furent installés, qui sur une chaise, qui sur un rebord de table, il n'eut pas la moindre parole superflue pour donner le coup d'envoi des opérations :

— Bon, je suppose que radio moquette a fonctionné et que vous savez maintenant tous que le dénommé Charles Maillard a été retrouvé mort cette nuit, dans le canal de l'Ourcq à hauteur du parc de la Villette. Je viens à l'instant d'avoir confirmation que le Parquet vous confiait l'affaire...

Il laissa son annonce faire son petit effet auprès de l'ensemble du groupe, puis reprit en tournant la tête vers le duo qui le dirigeait.

— Guilbert, vous étiez le premier sur place. Lanternier, vous l'avez rejoint peu de temps après. Je vous laisse la parole et on commence par la victime. Qui s'y est collé ?

Guilhem leva la main, le nez plongé dans les notes qu'il avait prises depuis le petit matin.

— Quel honneur ! Les premières constatations de l'élite du Bastion... On vous écoute.

Ce genre de saillie entre les deux hommes relevait presque de la tradition. Elle appelait habituellement une réponse cinglante, mais pas aujourd'hui. Préoccupé, le Beau Gosse fit mine de ne rien avoir entendu et adopta le ton qui convenait à l'exercice : voix monocorde sur un rythme métronomique.

— Charles Maillard, né le 7 avril 1967 à Poitiers, père facteur, mère employée de pressing, un frère cadet, Paul, officier dans l'armée de l'air. Élève brillant, il monte à Paris et intègre une grande école de commerce. Après ses études, il devient directeur des achats d'une chaîne de magasins et se marie une première fois avec une secrétaire de l'entreprise. Ils ont un fils ensemble, Lucas, puis divorcent huit ans plus tard. C'est à cette même époque, alors qu'Internet est en train d'exploser, qu'il quitte son boulot et qu'avec un salarié de l'un de ses fournisseurs, il fonde ce que l'on n'appelait pas encore une start-up. L'associé se nomme Arnaud Béguin. Ils créent ensemble un premier site de vente en ligne de prêt-à-porter dégriffé. Après avoir revendu à très bon

prix cette première affaire, ils remontent d'autres sites dans divers secteurs, agences de voyages en ligne, comparateurs d'assurances, sites de rencontres... Ce sont tous de très beaux succès, et notre type entre dans le cercle de ce que l'on peut appeler les « grosses fortunes ».

— On est en quelle année ? l'interrompt Boulay.

— 2003, 2004. Tout de suite après, c'est un tournant. Il se sépare de son associé et lui rachète ses parts. Il revend la plupart de ses sites, acquiert un gros studio de cinéma d'animation, et les médias commencent à s'intéresser à lui. On le soupçonne même de vouloir se lancer en politique ; on évoque une candidature à la députation, mais il n'y aura pas de suite à ces rumeurs. En 2006, il épouse Irina Velnev, une Ukrainienne venue tenter sa chance dans le mannequinat, qui s'est reconvertie dans le mariage « lucratif ».

— Supposition de ta part ou fait vérifié ? questionna Pascal.

— Supposition... partagée par l'entourage de Maillard. Quoi qu'il en soit, ils auront deux filles ensemble et divorceront en 2011. C'est elle qui le quitte, pour se remarier avec Paul Cabaud, le cinéaste, qui a deux fois son âge...

Guilhem eut un peu de mal à cacher une petite grimace ironique. Boulay ne releva pas et le laissa poursuivre :

— Bref, il se retrouve seul, le vit mal, et ça commence... à merder !

Haussement de sourcil du commissaire, sourires en coin des collègues.

— C'est à la même époque que ses affaires commencent à moins bien se porter. Il connaît deux gros échecs de suite avec son studio de cinéma d'animation et ne s'en remettra pas. Il est obligé de le revendre et perd énormément d'argent dans cette opération. Il ne compte plus alors dans ses actifs que quelques sites de rencontres et une application de détecteur de radars, surclassée par la concurrence. Il vivote comme ça un moment, investit un peu d'argent dans l'hôtel-restaurant que tient l'une de ses

relations, puis tente de se relancer, l'année dernière, en se portant acquéreur d'une société de jeux vidéo très en vue, et très chère, mais les banques refuseront de le suivre et aucun investisseur ne viendra le soutenir. L'affaire lui échappe et on n'entend plus parler de lui... jusqu'à la nuit dernière.

— Le TAJ² nous a appris quelque chose ?

— Rien, si ce n'est un fait assez rare. Il a fait l'objet d'un rappel à la loi pour « achat d'acte sexuel ». C'était il y a deux ans, à l'entrée en vigueur de la loi de pénalisation. Sinon, en tant que victime, un vol de voiture et un cambriolage, il y a plus de dix ans.

Guilhem s'était tu. Pour le remercier, le patron n'eut qu'un hochement de tête et embraya sur « Tonton », comme il avait lui-même surnommé Pascal, il y a bien longtemps de cela.

— Guilbert, je suppose que c'est vous qui avez mené les premières constatations sur place ?

— Affirmatif ! J'ai pris le relais derrière les collègues de l'arrondissement, qui avaient été prévenus par les pompiers.

— On vous écoute.

Pascal s'éclaircit la gorge, mais n'eut aucun besoin de consulter la moindre note. Comme à son habitude, il avait enregistré mentalement l'ensemble de son dossier et, de sa voix posée, il fit le compte rendu qu'attendaient ses collègues et son supérieur.

— Comme vous le savez, le corps a été découvert à une heure du matin, par deux gamins en vadrouille dans le parc de la Villette. Mort par noyade, très probablement, survenue en fin de soirée. L'autopsie nous en dira plus, elle doit avoir lieu en ce moment même. Par ailleurs, la victime n'a pas été dépouillée. Nous avons

² Traitement des antécédents judiciaires.

trouvé sur elle des bijoux, une montre, un portefeuille avec plus de mille euros en espèces et trois cartes de crédit, ainsi que la clé de sa voiture, de marque Audi.

— Vous avez localisé la bagnole ? s'enquit Leprêtre, l'un des plus anciens du groupe.

— Oui, un peu par hasard. Le fichier des cartes grises n'avait rien au nom de Charles Maillard. On sait maintenant qu'il s'agit d'un véhicule de société, mais je n'ai eu l'info que tout à l'heure, par sa secrétaire personnelle, quand je l'ai appelée pour lui annoncer la mort de son patron. C'est un jeune auxiliaire qui s'est proposé de faire le tour des abords en actionnant la télécommande. Il est tombé dessus assez vite, sur un trottoir du boulevard Serrurier.

— Et je préviens tout de suite, intervint Guilhem, il n'y a aucune caméra de vidéosurveillance à cet endroit précis.

— OK, acquiesça le principal en enregistrant l'info. Qu'est-ce qu'on sait de cette bagnole ?

— Rien pour le moment, reprit Pascal, juste que c'est un modèle Q7 noir. Pour le reste, il faudra attendre que l'IJ l'ait examinée.

— Qu'est-ce qu'ils ont d'autre ?

— Pas grand-chose de plus. Ils attendent surtout les prélèvements qui seront effectués durant l'autopsie. Mais ils sont encore moins convaincus que nous par l'hypothèse du suicide.

Boulay s'était levé de son fauteuil et fit un aller-retour d'un bout à l'autre de la pièce en se frottant les mains nerveusement. Quand il revint derrière son bureau, il s'appuya dessus des deux poings et eut un regard solennel pour chacun d'entre eux.

— Bien, finit-il par dire au bout d'un long moment, puisque notre ami Lanternier a abordé ce sujet, continuons. À défaut de l'endroit où était garée la voiture, on a des caméras sur le secteur ?

— Pas à proximité directe ; il y en a tout autour du Zénith, sur l'autre rive, et évidemment deux cents mètres derrière, à la Cité des sciences, mais pas sur les quais. On a appelé les sociétés qui gèrent la sécurité des sites. Ils nous attendent quand on veut pour répertorier les enregistrements susceptibles de nous intéresser.

— Eh bien, on va déjà compter là-dessus et sur l'autopsie pour avancer, murmura Boulay à sa propre intention.

Il revint à Guilhem, qui restait obstinément plongé dans ses notes.

— Concernant l'enquête de voisinage, on a de quoi faire ? lui demanda-t-il.

— Je n'ai pas encore identifié de personnes réellement proches de la victime. Sa dernière ex-femme en date vit maintenant à Nice, avec ses deux filles. Il n'a plus aucun contact avec la première et nous n'avons pas encore mis la main sur son fils aîné, mais...

Il fut interrompu par son binôme. Pascal avait levé la main, dans laquelle il tenait son téléphone portable qui venait de vibrer, et précisa simplement :

— C'est David, je le prends.

Tous visualisaient très bien l'endroit d'où les appelait leur collègue, David Cioni, le procédurier du groupe. C'était lui qui assistait systématiquement aux autopsies et, à cette heure-ci, il ne pouvait être qu'en compagnie du légiste et du cadavre, dans une salle froide et carrelée du quai de la Rapée.

— Oui, David.

— ...

— Aucun doute ?

— ...

— OK ! Je leur annonce tout de suite.

Tonton coupa la communication et balaya l'assemblée du regard.

— Bon, les gars...

Il fut tenté de se reprendre avec une grimace d'excuse pour Sandrine, le seul élément féminin de son groupe, puis décida qu'elle ne devait plus y faire attention depuis longtemps et continua :

— On va pouvoir s'y mettre sérieusement. Ce n'est pas un suicide.

— On en est déjà sûr ? s'étonna Guilhem. Ils ont fini les analyses ?

— Pas encore, mais ils ont relevé des ecchymoses sur le front, des traces de pression sur la nuque et, surtout, l'eau prélevée dans les poumons n'a rien à voir avec celle du canal. Les analyses nous diront sans doute d'où elle provient mais, dans l'immédiat, on a la preuve que ce n'est pas un suicide et c'est ce qui nous importait...

L'annonce de leur supérieur n'avait semé aucun émoi particulier. Au fond d'eux, par instinct, tous savaient qu'il s'agissait d'un crime. Il restait maintenant au commissaire principal la distribution des rôles : visionnage des enregistrements des caméras de vidéosurveillance, procès-verbaux d'audition des jeunes mineurs qui avaient découvert le corps, identification des proches... Il le fit en connaissance des aptitudes de chacun, conservant au binôme Guilbert-Lanternier le soin de coordonner l'ensemble du dispositif en se tenant à la disposition du juge d'instruction.

Lorsqu'il déclara le brief terminé, tous se levèrent pour regagner leurs bureaux respectifs. C'est au moment où il allait franchir la porte que, sans un mot, il retint Pascal par le bras. La manœuvre n'avait pas échappé à Guilhem, dont le premier réflexe avait été de s'arrêter également, mais la sagesse lui dicta de ne pas se mêler de ce qui allait suivre. Boulay attendit que plus personne ne soit à portée d'écoute, toujours sans lâcher

le bras de son subordonné. Quand il fut certain que pas une oreille ne traînait dans le secteur, il lui glissa simplement :

— Je ne devrais peut-être pas vous le dire, Guilbert, mais j'ai entendu parler de ce Maillard, par le passé, et pas en bien.

— Ah ?

— Je ne vais pas m'étendre sur les circonstances, mais gardez en tête que ce n'était sans doute pas quelqu'un de très recommandable.

Pascal aurait certainement apprécié d'en savoir plus. Son patron lui tournait déjà le dos pour regagner son bureau. L'entretien était clos.